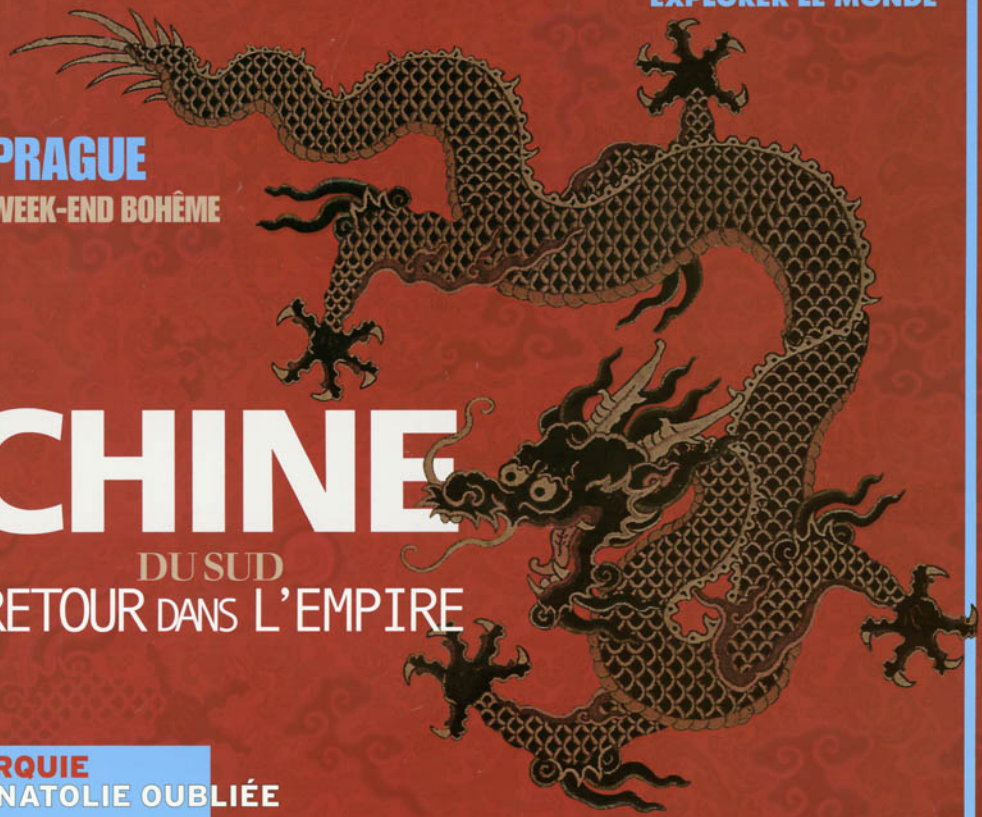
OCTOBRE 2003. N° 261

GRANDS REPORTAGES

EXPLORER LE MONDE



PRAGUE
WEEK-END BOHÊME

CHINE
DU SUD
RETOUR DANS L'EMPIRE

TURQUIE
L'ANATOLIE OUBLIÉE

PÉROU
LES MYSTÈRES DE L'OUEST

MAROC
LES BERGERS DE L'ATLAS

L 19595 - 261 - F: 4,90 €

MAROC

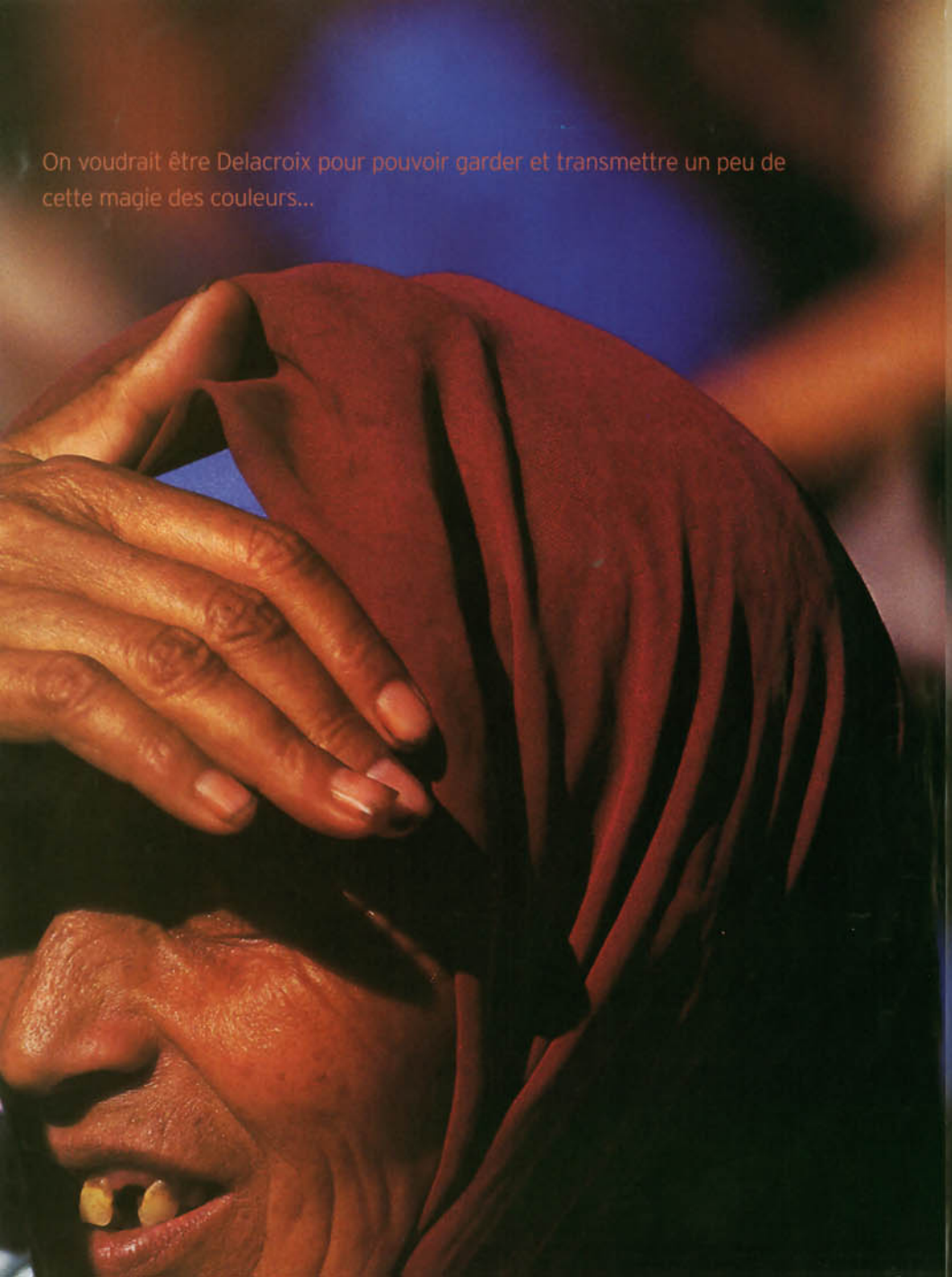
les hommes libres de l'Atlas

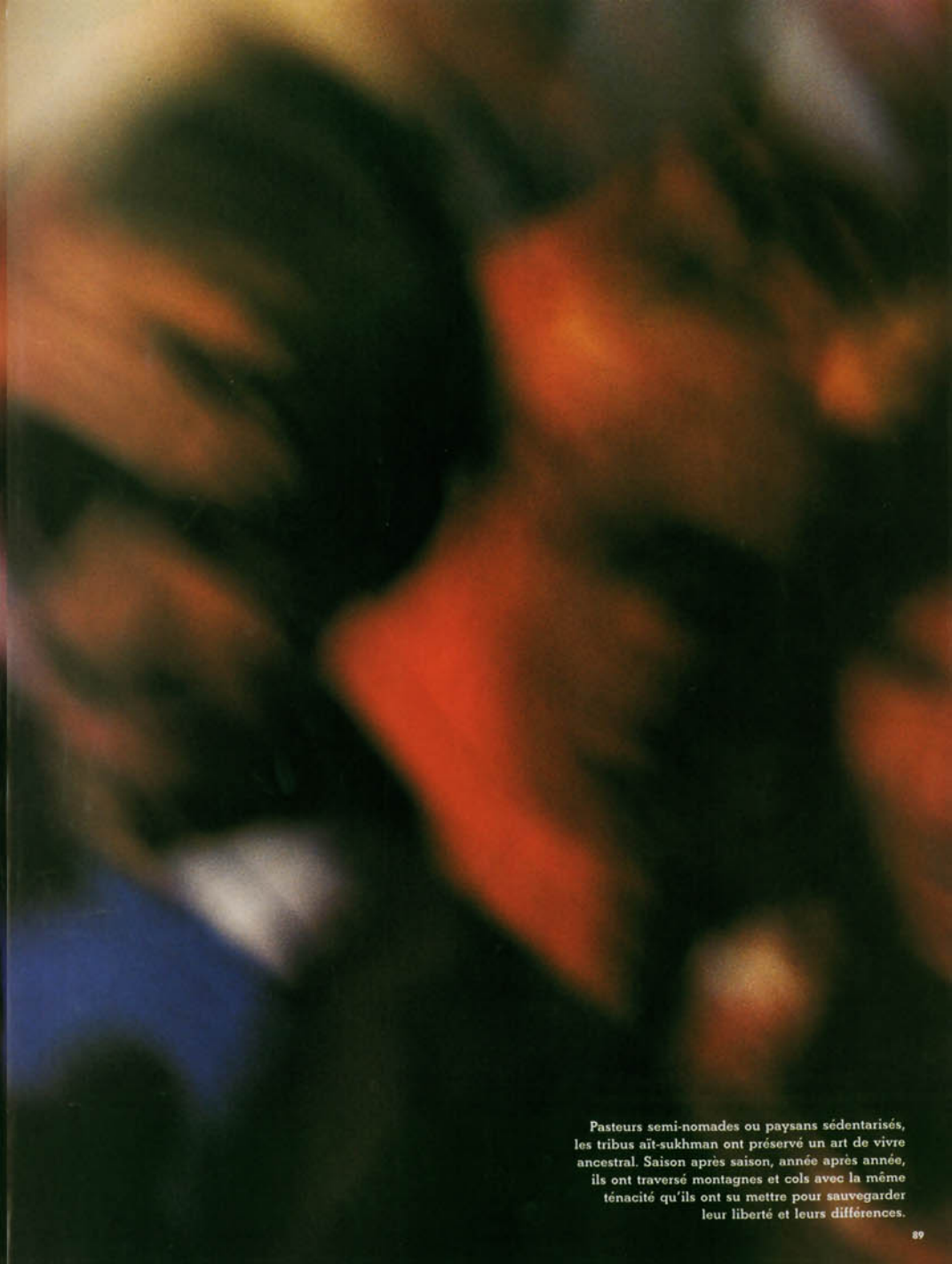
Profonde saignée entre le Moyen et Haut Atlas, la vallée de l'Anergui, grâce à une eau abondante, a permis aux tribus berbères de se sédentariser. En surplomb de la vallée, ils ont construit d'étonnants villages-citadelles d'une beauté rude et simple, parmi les plus beaux de l'Atlas.

TEXTE ET PHOTOS **XAVIER ZIMBARDO**

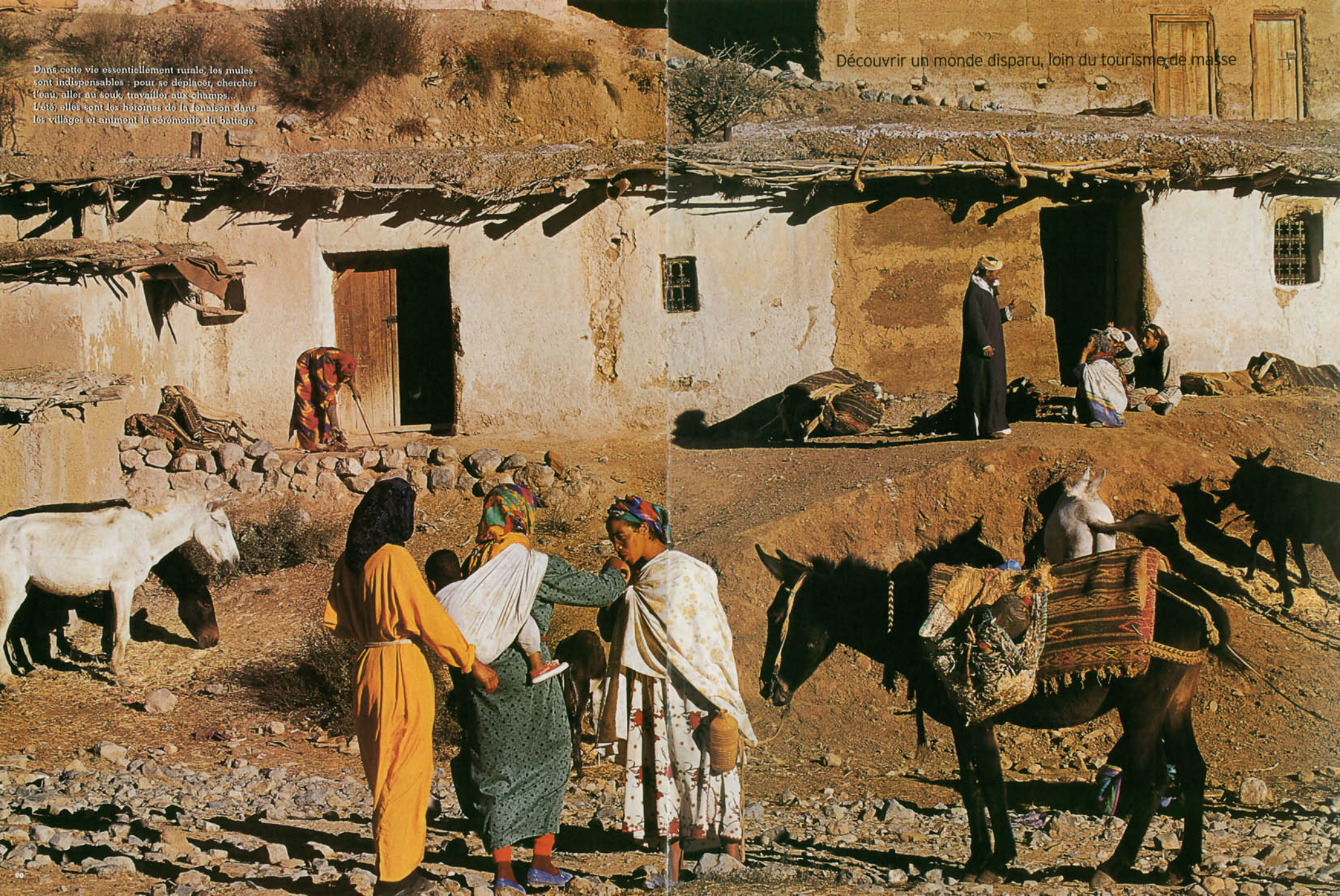
Réalisée au fil des siècles par les tribus berbères, l'architecture amazighe de l'Atlas est empreinte d'élégance et de fierté. Dans les *igherems*, silos citadelles portant témoignage d'un passé belliqueux, on entreposait les récoltes et biens précieux afin de pouvoir tenir un siège ou résister aux mauvaises récoltes.

On voudrait être Delacroix pour pouvoir garder et transmettre un peu de cette magie des couleurs...





Pasteurs semi-nomades ou paysans sédentarisés, les tribus aït-sukhman ont préservé un art de vivre ancestral. Saison après saison, année après année, ils ont traversé montagnes et cols avec la même ténacité qu'ils ont su mettre pour sauvegarder leur liberté et leurs différences.



Dans cette vie essentiellement rurale, les mules sont indispensables : pour se déplacer, chercher l'eau, aller au souk, travailler aux champs... L'été, elles sont les héroïnes de la fenaison dans les villages et animent la cérémonie du battago.

La douceur de cette vallée d'argile rose se savoure lentement,

Anergui la paisible est méconnaissable en ce matin de grand moussem. J'avance en jouant des coudes dans la cohue qui a envahi la rue principale, celle qui mène du souk au mausolée du marabout. Soudain, dans une maison voisine, des hurlements stridents de femme retentissent, accompagnés de bruits de coups et de meubles violemment renversés. Les cris de la femme redoublent, comme un appel au secours. Je me précipite vers la porte demeurée ouverte, bouscule la bande de jeunes curieux qui bloquent l'entrée, les yeux écarquillés. Je m'arrête soudain, penaud, comprenant ma méprise. Toute une flopée de paysans et de bergers sont tournés vers un petit écran scintillant qui les ensorcelle. *« Salope ! On va te faire la peau ! »* Dans la lucarne, un type surexcité s'efforce d'arracher la robe d'une blonde terrifiée, renversée sur la table de roulette d'un casino en flammes. Navet américain du plus mauvais cru, saturé de brutalité, doublé en français. Les spectateurs, qui ne parlent de toute façon que le berbère, tranquillement attablés dans leurs burnous, sirotent doucement leur thé ou leur kawa.
Scène on ne peut plus insolite en ce bout du monde, sans électricité et sans télé, du moins le croyais-je. De la rue, rien ne signale un estaminet. On pense au sketch du voyou de Coluche : *« Ici mon pote, y'a rien : pas de troquet, pas de flipper, pas de baby-foot, pas de mobylette ! Rien ! La zone ! »* Juste une rivière miroitante qui serpente paresseusement entre deux rideaux de peupliers argentés, dodelinant du chef au gré du vent. Sur les versants des montagnes, posées avec une exquise justesse comme par la main d'un peintre, des maisons-forteresses en pisé où l'on engrangeait le grain pour se protéger des attaques des pillards. En contrebas, tout un camaïeu de verts et d'ocres saupoudrés dans le savant échiquier des cultures irriguées, où de fragiles personnages multicolores s'activent. Des ânes et des mules qui braient en chœur avec l'écho des coqs chantant à tue-tête, et à part ça, de grandes rasades de silence jusqu'à plus soif. La douceur d'Anergui se savoure lentement, elle donne envie de se faire poète ou musicien.
Chaque année, ici, dans le chef-lieu de ces onze villages que compte la vallée, durant la même période avec de légères variations influencées par les caprices des astres ou des autorités, s'ouvre le grand moussem de Sidi Ali Ouhssain. Il rassemble les cinq branches de la tribu semi-nomade des Aït-Soukhmane, où la pratique du mariage demeure largement endogamique. Les Aït-Daoud-ou-Ali (Ceux de David fils d'Ali) viennent de Tagleft au nord, les Aït-Saïd-ou-Ali (Ceux de Saïd fils d'Ali) de Beni Mellal à l'ouest, les Aït-Hammi-ou-Ali d'Agbala au nord-est, les Haki-ou-Ali de l'est entre Agbala et Imilchil, les Aït-Abdi-ou-Ali du Dadès au sud-est. Tous prétendent descendre d'un

Orner sa demeure relève d'un agencement précis : les décors sont donnés à voir de loin pour l'étranger, sur les façades, les frontons et la porte.

elle donne envie de se faire poète ou musicien

ancêtre commun, qu'ils appellent leur grand-père, « Dada » Ali Soukhmane. Mais c'est un grand-père très lointain, un peu comme dans la chanson de Bobby Lapointe, vous savez... : *« Le dada du dada du dada de mon dada était un petit dioudiou... »*, ou comme dans ces interminables lignées que l'on trouve déclinées dans tous les grands livres de tradition spirituelle.
À l'instar de la plupart des moussems, on trouve conjugués le pèlerinage au marabout protecteur de la tribu, la foire commerciale où les gens de la montagne échangent leurs produits avec ceux de la ville ou de la plaine, mais surtout, et c'est le clou de cette fête, la danse en cercle de tous les jeunes gens à marier. Garçons et filles, pendant six jours et cinq nuits, vont tourner et tourner au son hypnotique et envoûtant des *talountes*, larges tambourins dont la peau vibre longuement. Les danseurs égrainent chants de santé et de fertilité, vœux de bonheur et de prospérité, promesses de tenir le rythme jusqu'à l'aube... Ces mélopées répétitives, telles de magiques incantations qui prennent au ventre et submergent, résonneront longtemps dans les mémoires. Au coude à coude, épaule contre épaule, se balançant d'un pied sur l'autre, les participants s'observent discrètement, jaugent leur chance en fonction de leurs revenus et de leurs charmes. Les familles aussi sont vigilantes, car c'est le père et la mère qui iront ensuite faire la demande en mariage pour leur fils.

AU-DESSUS DES PRÉCIPICES

On n'arrive pas à Anergui par hasard : il faut vouloir les parcourir, ces longues heures de piste difficiles, en ce mois d'octobre où la violence des orages se déchaîne et transforme à chaque tournant l'argile rose des sols en autant de pièges gluants. Après le lac de Bin-el-Ouidane, notre 4x4 ahane pour grimper au-dessus des précipices, s'efforçant de suivre les traces sans sombrer dans les ornières. Lahcen Agoujil et son cousin Brahim, deux guides de montagne originaires de cette vallée enchanteresse, s'activent à la manœuvre. Ils n'avaient jamais vu la piste aussi impraticable. *« Il vaut mieux venir plus tôt dans la saison,* expliquent mes compagnons. *Mais là, nous avons dû exceptionnellement déplacer la date du moussem à cause des élections. »* Le paysage, boueux à perte de vue, noyé de pluie, à peine égayé par quelques touches d'euphorbes parsemées ça et là, offre une vision fascinante de désolation. Vertigineuse impression d'être absolument « ailleurs ». En dessous, un mince ruban de route aux lacets qui se perdent dans la brume ; là-haut, semblant inaccessible, le col qui nargue notre détermination ; entre les deux, nous, bloqués, trempés jusqu'aux os, nous efforçant à l'aide de branches

En haut, à gauche :
Autour des citadelles fortifiées, s'agglutinent dans une étonnante anarchie les *tadrouines*, maisons cubiques en pisé.

En haut, à droite :
Les moussems sont l'occasion pour les jeunes de se rencontrer, et pour les parents de sceller des alliances entre familles. Au son des *bendirs*, les mouvements du corps sont très codifiés.

La vieille tante N'Aït N'Mouh, 105 ans, doyenne de la tribu ; une véritable bibliothèque vivante dans cet univers de tradition orale.

de genévriers jetées sous les roues d'extraire notre véhicule du trou où il s'est embourbé. Plus loin, il faut courir à côté de la Jeep en portant dans les bras de grosses pierres en guise de cales, au cas où l'on resterait coincés dans la montée. Plus loin encore, à la nuit tombée, juste derrière un virage, bien caché, un éboulis de roches provoqué par de petits bergers, histoire de se distraire en se rappelant les farouches valeurs guerrières de leurs ancêtres, rompus aux embuscades et épris de liberté. *« Il y a une autre route, beaucoup plus facile, qui passe par des gorges profondes et magnifiques, vers la Cathédrale du rocher de Tamga, et que nous prendrons au retour. Mais j'ai voulu te montrer les deux accès de la vallée »*, m'explique Lahcen comme pour s'excuser. J'éclate d'un rire confiant devant tant de gentillesse. Pas de problème, Lahcen, on passe, et ces petites mésaventures sont le piment qui forge les plus beaux souvenirs.

Première demeure du village. Il faut le savoir... Noir c'est noir, je n'y vois rien à deux mètres. Mes amis sont descendus et dans l'obscurité entament avec une mystérieuse silhouette la longue litanie des incontournables salutations, au cours de laquelle, après de longues semaines d'absence, on ne saurait éviter de demander des nouvelles de tout un chacun. *« Ça va toi ? Et la famille ? Et ta tante Fatima ? Et ton cousin Abdu ? Et ton arrière-grand-mère (car on vit très vieux dans le quartier) ? »* Tout le monde doit être mentionné. Eh oui, ça dure longtemps les bonjours ici, en l'occurrence les bonnes nuits... Je grelotte dans ma chemise encore humide, mais voila la chaleureuse coutume berbère, et sa non moins légendaire hospitalité. *« Bon, vous n'allez pas partir comme ça, entrez, entrez boire un verre ! »*, clame avec autorité Bahssin, le fonctionnaire communal. On nous installe des coussins, on change les chandelles par un camping-gaz qui jette une lumière plus abondante mais plus crue, on concocte une omelette, on sort la grosse galette de pain, le bol de beurre rance, le thé archi sucré, la délicieuse poudre d'amandes grillées, d'anis et de noix que je savourerai avec gourmandise dans tous les foyers visités au cours de mon séjour. Le cousin Brahim tend la main vers un coin d'ombre et appelle doucement : *« Mouche moche ! Mouche moche ! »* Je me demande inquiet s'il s'agit encore d'un autre rituel local... Mais non, Brahim appelle le chat ! En berbère, ça se dit comme ça ! En arrivant là-bas, vous pourrez toujours frimer à ma santé en interpellant les matous...

D'OMBRE ET DE MYSTÈRE

Ici, dans cette vallée heureuse, la vie semble un long oued tranquille. Au réveil, tout alentour est repos et sérénité, un charme indicible, si rare que toutes les difficultés du parcours sont aussitôt oubliées. Les nuages font la course avec le soleil pour nimber d'ombre et de mystère les contours des antiques greniers à grains. Les hautes bâtisses solennelles se dressent telles de rudes sentinelles, surplombant la rivière éclaboussée de lumière. On voudrait être Delacroix pour pouvoir garder et transmettre un peu de cette magie des couleurs. Les enfants dévalent joyeusement les pentes vers l'école. Les bergers poussent devant eux leurs troupeaux. Pas le moindre bruit de moteur, tout ce vaste domaine n'appartient qu'au vent et à votre regard qui vagabonde librement. Respirez : vous êtes arrivés, face à l'un des plus beaux paysages du monde et, pas d'erreur, tout est juste bien ! Anergui est sans doute l'un des derniers endroits du Maroc où l'on peut remonter le temps pour découvrir un monde disparu, loin du tourisme de masse.

Anergui et ses trésors doivent se mériter, la meilleure garantie sans doute de leur préservation. Car si les Berbères vivent dans des terres aussi reculées, c'est également parce qu'il leur a fallu, au cours des siècles, se battre pour survivre, défendre leurs traditions et leur langue contre de multiples vagues d'envahisseurs, des Romains aux Français en passant par les Arabes. Jusqu'à leur nom, qui leur vient des Romains, « berbère », dérivé de « barbare » parce que depuis toujours ils ont eu l'impudence et l'orgueil de résister vaillamment aux impérialismes et colonisateurs de toutes sortes. Eux préfèrent se dire les « Imazighen », les Hommes Libres. Il fallut plus de dix ans de luttes sanguinaires aux troupes françaises pour réduire une à une ces vallées, et celui qui affronta la révolte, au nord, du célèbre chef berbère Abd el-Krim s'appelait Philippe Pétain, de sinistre mémoire. Aujourd'hui, tout le monde dans les villages, des plus vieux aux plus jeunes, parle encore le berbère, même si l'école est en arabe. Même problème pour tout ce qui touche à l'administration. Les tensions et les injustices ne sont pas vraiment apparentes pour le quidam de passage, mais les conflits demeurent, latents. Récemment encore, le gouverneur de la province de Nador a reçu l'ordre d'ôter les panneaux « stop » rédigés en arabe et en tifinagh qui venaient d'être installés dans quelques artères de la ville. Le 28 avril, le conseil communal avait pris la décision d'installer des plaques portant le nom des rues et des panneaux de signalisation rédigés en arabe, en français et en berbère.

Les troupeaux sont l'unique richesse de ces pasteurs semi-nomades. Perchée sur un frêne comme sur un trône : c'est ce que semble raconter cette petite chèvre gourmande.

L'architecture impressionnante jaillie au cœur de ces paysages grandioses et inaccessibles, dont s'émerveille à juste titre le voyageur, a d'abord une vocation défensive et militaire. Un certain nombre de ces bâtisses sont heureusement sous la protection de l'Unesco. Ce qui menace aujourd'hui cette culture millénaire est plus sournois. L'exode rural, le chômage, la sécheresse qui d'année en année se fait plus agressive, causée par une pollution et des bouleversements climatiques planétaires venus de bien loin... La maison de Saïd, le père de Lahcen, est perchée sur une colline. Il y a peu, elle se trouvait encore au bord de la rivière, mais les inondations l'ont emportée. Pourquoi ? Largement à cause des déboisements abusifs. La sécheresse persistante réduit les réserves de four-

> Ce vaste domaine n'appartient qu'au vent et à votre regard qui vagabonde librement